

En faisant allusion au système totalitaire imposé par Staline, à travers la périphrase « *l'homme du Kremlin* », Simone Weil, dans un texte datant de 1937, montre qu'un seul homme est capable de « *faire tomber n'importe quelle tête dans les limites des frontières russes* » ; l'exemple du procès de Boukharine, un vieil ami qu'il fait condamner à mort pour haute trahison la même année, illustre à lui seul la complexité de la soumission dans ce type de régime : face à des accusations absurdes, celui-ci plaide coupable, reconnaissant ainsi la logique délirante qui détruit sa vie et celle de ses proches, mais il inscrit de son sang sur les murs de sa cellule une phrase qui témoigne aussi de son incompréhension : « *Koba quel besoin as-tu de ma vie ?* ». Or, c'est précisément sur l'ambivalence de la servitude volontaire que réfléchit Simone Weil quand elle écrit : « **Il semble à ceux qui obéissent que quelque infériorité mystérieuse les a prédestinés de toute éternité à obéir ; et chaque marque de mépris, même infime, qu'ils souffrent de la part de leurs supérieurs ou de leurs égaux, chaque ordre qu'ils reçoivent, surtout chaque acte de soumission qu'ils accomplissent eux-mêmes, les confirme dans ce sentiment** ». En effet, les dominés, victimes de l'illusion qu'ils ne peuvent être libres et sont ontologiquement ou naturellement inférieurs aux dominants, finissent par abandonner leur liberté à un homme, créant ainsi le tyran qui va les opprimer. L'ambiguïté de leur situation est assez frappante : d'un côté ils « *souffrent* » donc subissent involontairement le « *mépris* » ou chaque « *ordre* » imposé de l'extérieur, ce qui est la marque de la servitude ; d'un autre côté, ils « *accomplissent eux-mêmes* » leur « *acte de soumission* », confortant le tyran dans sa position de supériorité et participant à leur propre perte. Même si le sentiment d'infériorité qui les pousse à se soumettre est illusoire (ce dont atteste l'expression « *il semble que* ») et injustifiable (le reléguant à une sorte d' « *infériorité mystérieuse* »), il est ressenti comme un destin inéluctable (on « *les a prédestinés de toute éternité à obéir* »). Comment dès lors sortir d'un état que l'on a soi-même contribué à instaurer ? Les dominés ne peuvent ni ne veulent pas changer cet état de fait, et les dominants n'ont plus qu'à conforter le pouvoir qui leur a été octroyé en les accoutumant à cette servitude consentie, laquelle deviendra comme une seconde nature qui s'inscrit dans la durée, comme le souligne la récurrence de l'adjectif « *chaque* » (« *chaque marque de mépris, chaque ordre* ») ; le présent de la servitude volontaire utilisé dans la citation est donc un présent d'éternité. Cependant, le pouvoir ne s'exerce pas seulement par l'humiliation et le mépris, sinon il ne durerait pas ; il faut donc, précisément pour que les opprimés consentent à l'oppression, qu'ils aient l'illusion d'en retirer quelque profit et cette participation active pourrait un jour devenir le levier d'une libération future. En nous appuyant sur le « *Discours de la servitude volontaire* » de la Boétie, les « *Lettres persanes* » de Montesquieu et « *Une maison de poupée* » d'Ibsen, nous montrerons d'abord comment le sentiment d'infériorité est à l'origine de la domination, puis comment le dominé peut y trouver lui-même un intérêt, pour enfin décrire à quelles conditions une émancipation serait possible.

I) Les hommes se soumettent parce qu'ils sont persuadés de leur infériorité

a) Le sentiment d'infériorité naturelle est la principale cause de servitude

La servitude est perçue non pas comme un accident à « *déplorer* » comme le remarque La Boétie, mais comme une dimension constitutive de l'être : ainsi la condition contingente et arbitraire est devenue une nature ontologique et nécessaire. L'humiliation de la femme que l'on considère comme naturellement inférieure à l'homme est une des formes prises par cette servitude du quotidien. Nora Helmer a depuis toujours accepté d'être chosifiée sous la forme d'une poupée incapable de discernement et d'autonomie (elle ne possède rien, ni bien matériel ni véritable responsabilité, elle ne détient pas les clefs de la boîte aux lettres et doit sonner chez elle pour rentrer) ; le langage (gestuel ou symbolique) des deux époux contribue à l'installation de cette situation : Torvald lui tire l'oreille comme à un enfant et la traite de « *linotte* » ou de « *petite alouette* » tandis que de son côté Nora le confirme dans son sentiment de supériorité et sa position de « *sauveur* » en disant « *je n'arriverai à rien sans ton aide* » (à propos de la chorégraphie de la tarentelle) ; elle promet même en échange : « *L'écurieul ferait toutes les cabrioles si tu voulais être gentil et indulgent ... l'alouette chanterait dans toute la maison, sur tous les tons ... Je serais un elfe et je danserais pour toi au clair de lune* ». De même, chez Montesquieu, les femmes enfermées au séraïl n'ont le droit de voir personne qui lui soit extérieur et ne sont pas libres de leurs mouvements, dans la mesure où leur existence doit rester totalement inféodée aux désirs d'Usbek : elles ne vivent et ne sont là que pour lui, derrière ces « *portes fatales qui ne s'ouvrent que pour moi* » comme il le dit fièrement ; elles doivent se présenter devant lui comme des marchandises, forcées de se mettre à nu comme en témoigne Zach : « *Il fallut nous dépouiller de ces ornements qui t'étaient devenus incommodes ; il fallut paraître à ta vue dans la simplicité de la nature* », comme si son seul regard lui permettait de les posséder. La zélée Zélis va même jusqu'à perpétuer la tradition en installant leur fille dans le séraïl dès l'âge de 7 ans, afin de lui donner « *une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite* », croyant la préserver des dangers du dehors. Tout ceci tend à prouver que l'infériorité féminine a été intériorisée par celles-là même qui en sont victimes. Mais un peuple tout entier peut se croire inférieur à son tyran, comme le souligne la Boétie, dans la mesure où il lui attribue des qualités surnaturelles : « *le peuple sot fait lui-même les mensonges pour les croire ensuite* », croyant tantôt que le gros doigt de Pyrrhus fait des miracles, que les rois de France guérissent certaines maladies ou possèdent certains pouvoirs magiques, contribuant à la mystification du pouvoir (« *crapauds, fleurs de lys, ampoule et oriflamme* » devenant des symboles de cette dévotion). Il insiste par ailleurs sur l'attitude sacrificielle des individus qui, « *complices du meurtrier qui [les] tuent* », semblent persuadés de leur condition inférieure : « *vous vous affaiblissez afin de les rendre plus forts* ». C'est donc parce qu'ils se sentent humiliés par leur tyran que les peuples se soumettent. Mais cette humiliation n'est pas qu'une contrainte imposée du dehors : elle devient une seconde nature à laquelle le sujet adhère.

b) Cela engendre une soumission active de la part de celui qui s'illusionne

La révolte tardive de Roxane sous forme de suicide à la fin des « *Lettres persanes* » prouve a contrario que la tyrannie ne perdure que si les individus consentent à leur propre servitude, mais aussi que la soumission peut être intériorisée au point que l'on préfère se donner la mort plutôt que de vivre libre : la révolte même demeure un sacrifice de soi (« *je me meurs* » constituant son ultime prise de parole). Tout repose sur l'image que l'individu se fait de lui-même, telle Fatmé qui se plaint de l'absence d'Usbek et reporte la faute sur « *ces éunuques affreux* », préférant croire que son « *âme est toute pleine de [lui]* » au point que même libre, elle préférerait revenir à lui : « *Quand il me serait permis de sortir de ce lieu, ... je ne choiserais que toi* ». L'illusion du dominé sur sa propre nature est donc constitutive du pouvoir qu'il subit. De même, la prise de conscience de Nora l'amène à considérer rétrospectivement le caractère inauthentique de son existence passée, confirmant que sa propre obéissance était bien un élément constitutif de la domination instaurée : « *des mains de papa je suis passée dans les tiennes* ». D'ailleurs cette pensée lui est tellement insupportable qu'elle pense à se détruire : « *je voudrais me briser moi-même en mille morceaux* », retournant la violence subie contre elle-même. Enfin, La Boétie fait porter la responsabilité de la servitude non pas sur le seul tyran mais plutôt sur les peuples soumis à qui il s'adresse ainsi : « *pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien !* ». Pour autant la

« maladie mortelle » dont ils souffrent semble inguérissable, car le propre de l'illusion étant de ne pas savoir que l'on s'y trouve, il n'est pas conseillé de « *mettre la main aux plaies incurables* » face à un peuple « *qui depuis longtemps a perdu toute connaissance* ». L'illusion qui consiste à se croire inférieur et destiné à obéir fait donc passer de l'obéissance passive à la soumission active : c'est bien le peuple des opprimés qui devient le sujet grammatical de la phrase : « *vous vous laissez emporter* » de même que l'anaphore « afin que » témoigne de la participation des individus à leur propre destruction : « *vous semez vos fruits afin qu'il le gâte ... vous nourrissez vos filles afin de satisfaire sa luxure* » etc, comme si l'intention venait d'eux seuls, comme si ce qui ne devait être qu'une conséquence était un but poursuivi dès le départ.

c) Le dominant n'a alors plus qu'à exploiter la force de l'habitude pour installer durablement la servitude

La tâche du tyran est de faire de la servitude un état habituel dont on n'espérera jamais sortir, car on a fini par confondre nature et culture, état de la naissance et éducation : le pouvoir a réussi, à force de les faire plier sous la force, à faire prendre aux peuples soumis le pli de la servitude lorsqu'« *ils considèrent comme naturel l'état de leur naissance* » remarque La Boétie. C'est donc le tyran qui paradoxalement devient passif et reçoit le pouvoir qu'on lui donne : « *comment a-t-il un quelconque pouvoir sur vous sinon par vous ?* ». Le langage joue un rôle décisif dans le façonnement des consciences dans la mesure où il réduit l'autre à n'être que ce l'on dit de lui, tels les eunuques réduits par Usbek à n'être que de « *vils instruments* » ou des « *insectes* ». Choisi dès sa première jeunesse et habitué très tôt à servir un maître, le premier eunuque n'a jamais rien connu d'autre, « *toujours environné des mêmes objets et dévoré des mêmes chagrins* », tant et si bien qu'il se croit à jamais « *séparé de [lui-même]* ». La domination peut aussi s'exercer de la part des « *égaux* » telle Kristine Linde, amie d'enfance de Nora, qui contribue elle aussi à infantiliser Nora au début de la pièce en lui rappelant qu'elle a toujours déjà été ce qu'elle est : « *Tu n'es toujours pas raisonnable ? A l'école tu étais déjà une grande dépensière* » ou « *tu es une enfant* », comme pour ancrer cet image dans son esprit. Ainsi, le dominé qui a contribué lui-même à fabriquer sa position d'infériorité laisse les autres lui imposer cette représentation comme pour la perpétuer dans le temps.

TR : L'analyse de Simone Weil décrit la servitude comme un état qui s'installe grâce à un travail de terreur physique ou psychologique, lequel consiste à persuader les dominés qu'ils sont naturellement inférieurs, au point que la servitude devienne un horizon indépassable. Mais le pouvoir ne pourrait perdurer s'il ne s'appuyait que sur la violence et l'humiliation : comme le soulignera Malraux dans « *La Condition humaine* », « *tout homme rêve d'être Dieu* » ; il faut donc que celui qui subit l'oppression ait l'illusion d'y gagner quelque chose pour que la servitude soit tout à fait consentie.

II) Mais ils croient également tirer quelque profit de la domination consentie

a) Le dominé relativise la gravité de sa propre situation, pour se voiler la face ; il n'a donc pas forcément conscience d'être humilié et cherche à se persuader qu'il est heureux. Telle Nora qui se répète sans cesse au début de la pièce à quel point elle se sent « *légère et heureuse* » ou que « *ces 8 dernières années ont été une période heureuse* » ; sous le regard de son amie retrouvée, elle tente de se persuader elle-même qu'elle n'est pas malheureuse ; de plus elle trouve certainement un intérêt matériel à sa situation, vu qu'elle se félicite de la promotion de son époux à la banque et se vante de pouvoir gagner « *non pas seulement le nécessaire, mais vraiment beaucoup, beaucoup d'argent !* ». Le confort bourgeois possède ici une vertu compensatoire à sa perte d'autonomie. De même, les nobles et les courtisans trouvent un intérêt matériel et social à la soumission au roi car comme le remarque ironiquement Rica « *l'intérêt est le plus grand monarque de la terre... Personne n'aime être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-dessous de lui* ». C'est d'ailleurs la cupidité et l'avidité des tyranniques qui contribue à construire la pyramide de la tyrannie, structure d'autant plus pérenne que chacun

b) L'illusion de pouvoir devient un maillon de la chaîne totalitaire et il faut que chacun y trouve un intérêt : en effet « *il se trouve finalement autant de gens auxquels la tyrannie semble être profitable que d'autres à qui la liberté serait agréable* », constate La Boétie ; celui dont on pourrait croire que la pensée se prolongeait dans celle de Simone Weil prouve ici que la servitude volontaire repousse encore plus loin les frontières de la logique paradoxale, transformant les victimes en bourreaux des autres, « *le tyran asservit ses sujets les uns par le moyen des autres* » car « *être sous le grand tyran, tyranniques eux-mêmes* » leur permet d'oublier leur propre servitude en imposant celle-ci à d'autres. La limite entre dominant et dominés n'est donc pas toujours claire, chacun pouvant tour à tour devenir maître ou esclave. De même la fonction d'eunuque consiste bien, comme l'explique le premier eunuque à Jaron, à imposer la servitude que l'on subit pour devenir le maillon d'une chaîne tyrannique : tu es sorti « *d'une servitude où tu devais toujours obéir pour entrer dans une servitude où tu devais commander* », ce qui contribue à l'ambivalence de sa situation, tantôt soumis aux femmes et à Usbek, tantôt légataire de l'autorité du maître face à femmes ; Solim prendra même plaisir, comme pour compenser ses propres frustrations, à tyranniser le sérail au point de s'identifier au tyran : « *Je sens déjà une joie secrète ... nous allons exterminer le crime* ». D'ailleurs, lorsque Krogstad fait peser sur Nora la menace d'un chantage odieux, il ne fait lui aussi que retourner contre elle l'injustice qu'il subit en se voyant renvoyé de la banque par Helmer : « *Si je suis chassé une seconde fois, vous me tiendrez compagnie* ». Ainsi, il suffit de peu de choses pour se sentir investi d'un pouvoir et cela contribue à maintenir le système tyrannique auquel on est soi-même soumis. Il n'y a donc pas que la violence et l'humiliation qui fondent la domination.

c) La tyrannie ne saurait s'appuyer sur la seule humiliation des sujets : En analysant les ressorts secrets de la tyrannie, La Boétie montre que le dominé ne doit plus ressentir qu'il l'est et qu'il doit trouver un certain plaisir à se laisser dominer. Telle est la fonction d'une politique d'évergétisme, où les notables font profiter le peuple de certaines largesses (« *des pains et des jeux* ») pour les rendre oublieux de leur condition et restreindre leur état de conscience à l'immédiateté du plaisir présent, les rendant « *efféminés et lâches* ». C'est ainsi que Cyrus, pour éviter des bains de sang aux Lydiens, « *y établit des bordels, des tavernes et des jeux publics* » : passer le temps à se divertir est le meilleur moyen de ne pas penser au temps qui passe, surtout chez des êtres désirants, esclaves de leurs affects « *promptement alléchés par la servitude à la moindre plume qu'on leur passe devant la bouche* ». Cette ruse est aussi celle du maître du sérail qui croit détourner les femmes de la révolte, lorsque Usbek demande à son eunuque : « *Trompe leurs inquiétudes ; amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses* » et à une moindre échelle la passion du jeu permet aux nobles et aux courtisans de se donner une certaine importance sociale : « *Le jeu est très en usage en Europe : c'est un état que d'être joueur ; ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de probité* ». Dans une moindre mesure, la partie de cache-cache avec les enfants, la danse et la broderie tiennent aussi lieu de distractions et de détournements de l'attention dans la « *maison de poupée* » d'Ibsen : c'est pourquoi Helmer y tient tant.

TR : Que le dominé soit victime de l'illusion de sa propre infériorité ou de l'illusion de posséder un certain pouvoir, le problème reste entier ; on ne saurait être libre de se libérer d'une condition à laquelle on a soi-même consentie. Sur quoi peut donc reposer le désir et la capacité de libération permettant de renverser cet état de fait ? Ne faut-il pas considérer comme Shakespeare que « *tout captif porte dans la main le pouvoir d'anéantir sa propre servitude* » ?

III) Ce qui ne les empêche pas d'enclencher un processus de libération

a) Le dominé doit avant tout recouvrer le sens de sa véritable valeur car il se trompe sur ce qu'il est vraiment : la monarchie française et le système de Law ont ainsi produit des ascensions sociales fulgurantes sous la Régence au point que l'on ne savait plus qui était qui : « *Tous ceux qui étaient riches il y a 6 mois sont à présent dans la pauvreté et ceux qui n'avaient pas de pain regorgent de richesses ... Que de valets servis par leurs camarades et peut-être demain par leurs maîtres !* ». L'instabilité économique et sociale est un autre signe de despotisme ou d'injustice qu'il faut rectifier en attribuant à chacun la valeur qui lui revient de droit. Tel est probablement l'un des sens de la lettre ultime de Roxane, qui semble réclamer pour elle-même un droit moral et naturel qu'on ne lui a jamais accordé et que seule la fuite dans la mort lui octroie de manière posthume : « *j'ai réformé tes lois sur celles de la nature* ». De même Nora, en prenant conscience de son aliénation passée, prend aussi conscience des droits humains (et non pas seulement féminins, précisera Ibsen) auxquels elle peut désormais prétendre, droits qui deviendront des devoirs à respecter pour Helmer : « *je crois que je suis d'abord et avant tout un être humain, au même titre que toi – ou en tout cas je dois m'efforcer de le devenir* ». Il est probable que c'est dans un lien d'égalité et de fraternité que l'on éprouve le mieux notre valeur véritable : c'est pourquoi l'amitié reste aux yeux de la Boétie le meilleur antidote contre la tyrannie ; il fera l'éloge de cette « *mutuelle estime* » qu'il considère comme « *un nom sacré, une chose sainte* », bref une valeur transcendante qui domine toutes les autres, procédant à travers son ouvrage à la construction éthique du lecteur, pour faire de lui un ami du texte et, par là-même, de la liberté.

b) Il peut comprendre qu'une rupture et une révolte sont possibles et même nécessaires pour changer de condition : c'est pourquoi l'individu autrefois soumis à une image pervertie de lui-même peut et doit transformer ce prétendu « destin » en existence librement choisie. Telle est la volonté de Nora qui cherchera désormais à « *faire sa propre éducation* » ; l'histoire de Nora ne se termine pas avec le bruit du portail qui se referme, car c'est le commencement d'une nouvelle existence et le vide qu'elle laisse à Helmer en partant est la condition pour écrire une nouvelle page de sa vie : « *j'emporte ce qui m'appartient en propre* » c'est-à-dire sa liberté personnelle. D'autres ont pu l'aider à parvenir à cette décision : son amie Kristine qui fait en sorte que les lettres soient lues et que l'abcès soit ainsi crevé, ou le docteur Rank qui regard sa propre mort en face ; mais la décision finale lui incombe à elle seule : « *Je dois être seule pour cela* ». De même le peuple anglais, selon Montesquieu, semble avoir compris qu'on ne saurait donner à autrui ce que l'on ne possède pas soi-même, à savoir un pouvoir absolu : c'est pourquoi dès que les Anglais sentent leurs droits lésés, « *ils rentrent dans leur liberté naturelle* », comme pour rompre avec les mauvaises habitudes imposées par le prince. De même, seuls les hommes bien éduqués peuvent chez La Boétie faire un bon usage de la temporalité et de leur conscience grâce à leur capacité à se souvenir de leur désir de liberté : ils sont ancrés dans une bonne temporalité, tournée tout à la fois vers le passé et l'avenir : ils « *s'inquiètent de ce qui est derrière et devant* ». Il n'en reste pas moins que les tentatives de révolte, même bien intentionnées, risquent d'échouer.

c) La liberté reste un processus risqué de reconstruction indéfinie de soi-même : une liberté n'est jamais définitivement acquise et reste toujours à conquérir comme l'écrivait lui-même Ibsen : « *ce que j'appelle le combat pour ma liberté n'est autre chose que l'appropriation permanente et vivante de l'idée de liberté* ». Il s'agit en effet de faire quelque chose de ce que les autres ont fait de nous, avec le risque toujours réitéré de perdre ce que nous croyions acquis. Ainsi, l'acte de libération de Nora, abandonnant sa maison, son mari et ses enfants, reste un saut dans l'inconnu, la pièce restant sans suite après son départ. En laissant tomber son voile à la mosquée, Zélis s'est également affranchie, mais Montesquieu laisse le lecteur perplexe sans dire ce qui découlera de cet acte d'insoumission et de la révolte du sérail. Et nombre de révolutions n'ont permis que de secouer la couronne, c'est-à-dire de « chasser le tyran tout en retenant la tyrannie » regrette La Boétie. C'est pourquoi la solution au problème de la servitude « apprenons à bien agir » réside en chacun, donnant à son ouvrage la forme d'une prière et un goût d'inachevé.

CL : La réflexion de Simone Weil nous a permis de comprendre de quelle illusion relève la servitude : l'homme persuadé de son infériorité aliène lui-même sa liberté pour donner corps au tyran qui va l'asservir. Pourtant, ce pouvoir ne peut perdurer qu'en leur donnant aussi l'illusion qu'ils peuvent dominer leurs semblables ou tirer quelque profit de leur situation. Le choix de la liberté sera donc toujours un choix moral lourd de conséquences, car nécessitant une redéfinition de soi-même. De même que pour Beauvoir « *on ne naît pas femme, on le devient* », on ne naît pas libre, mais on le devient au prix d'un questionnement sur notre propre valeur, ce à quoi contribuent sans doute déjà la lecture de nos trois œuvres.